THEODORE J. SHAFFER.

Parmi les leaders ouvriers en vue, pas un n'occupe une position plus importante que M. Shaffer, le chef de l'Association amalgamée des ouvriers en fer, en acier et en étain. Il commande à la plus nombreuse armée d'ouvriers de métiers et autres qui se soient jamais réunis en une organisation, et il a jusqu'ici exercé ses pouvoirs avec discrétion, en vue du bien-être de ceux qu'il est chargé de diriger.

C'est à ses efforts personnels qu'une grève dans divers établissements du grand syndicat de l'acier a été récemment évitée. A cette occasion les questions en litige ont été réglées par l'arbitrage.

TEMPERATURE

Du 20 mai 1901.

Thermomètre de H. & L. Claudel, Opticiens. No 14 Rue du Canal, Entre Carondelet et Baronne.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin....	74	23
Midi.....	74	23
3 P. M.....	76	24
6 P. M.....	78	25

Le Successeur de Léon XIII.

Quand un homme a atteint sa quatre vingt douzième année, il est inévitable que l'on s'occupe un peu de sa succession. Léon XIII a beau surprendre le monde par la vitalité extraordinaire dont il fait preuve, à moins d'escompter un miracle, l'Eglise doit envisager comme l'une des éventualités d'un avenir assez proche l'élection d'un nouveau souverain pontife.

De tous temps ces conjectures, ces combinaisons ont séduit certains esprits qui se plaisent à laisser chevaucher leur imagination et à tempérer l'hypothèse par le calcul. Il existe toute une littérature de ce genre—qui est particulièrement riche au dix-septième siècle, où une quantité de livrets sur la cour de Rome, sur le prochain conclave, etc., parurent *A la sphère* à Cologne, ou chez les éditeurs des Pays-Bas et sont encore recherchés des amateurs.

Il est vrai que, s'il en faut croire la sagesse des nations, telle quelle s'exprime dans les proverbes populaires romains, il n'est point d'occupation plus vaine ni plus stérile que d'étudier les chances respectives des membres du Sacré Collège, puisque "qui entre pape au conclave en sort cardinal". D'autre part, s'il fallait ajouter foi à certaines rumeurs, Léon XIII songerait à couper court à toutes ces discussions et à toutes les intrigues qui pourront suivre sa mort, en désignant lui-même, par un testament, son successeur.

Ce serait là une révolution. L'Eglise est sans doute devenue —surtout depuis la proclamation de l'infaillibilité—une monarchie absolue; mais elle est demeurée élective. C'en est l'un des traits essentiels.

L'histoire nous apprend sans doute que des changements de ce genre se sont produits dans l'Eglise au cours des âges; l'épiscopat, par exemple, électif primitivement, recruté par le suffrage du peuple des fidèles, a fini par tomber, par un bizarre partage, aux mains de l'autorité ecclésiastique suprême et d'un pouvoir civil souvent neutre ou même athée.

Il n'en semble pas moins difficile, invraisemblable, pour ne pas dire impossible, que Léon XIII veuille accomplir, tout seul, au terme de sa carrière et de son pontificat, un pareil bouleversement. La révolution accomplie par Auguste à Rome par la création du principat ne serait qu'un jeu d'enfant auprès de celle-là.

Si le Concile du Vatican, malgré une minorité imposante par la valeur des hommes, tout au moins a réalisé par la constitution *De Sedis Apostolicæ auctoritate* la monarchie pontificale absolue que combattait l'évêque de Sura, Maret, il a du moins réservé d'une part la supériorité, la suzeraineté, la souveraineté du Christ dont le pape est le vicaire et de l'autre l'origine élective de ses pouvoirs.

On peut donc écarter jusqu'à preuve du contraire—et il la faudrait éclatante et décisive—l'idée d'une désignation d'héritier, d'une espèce d'adoption césarienne par le pontife romain. Ce n'est donc pas se livrer à des spéculations tout à fait chimériques que d'envisager les chances apparentes des cardinaux reconnus papables.

Il en est un, le cardinal Serafino Vannutelli, qui passe pour avoir les bonnes grâces de l'empereur d'Allemagne, de la Triple Alliance et, par conséquent, de la maison de Savoie. Cette éminence, qui a soixante-sept ans, a, dans le Sacré Collège même, l'appui précieux d'un frère, le cardinal Vincenzo Vannutelli. De bons connaisseurs, en ne se fondant pas uniquement sur les données politiques du problème, cotent assez haut les titres de ce prince de l'Eglise qui a passé par les nonciatures, qui a l'art de plaire aux puissances établies sans se brouiller avec la haute dévotion et dont l'air majestueux et les manières nobles contrastent avantageusement avec l'extérieur de son principal rival. Celui-ci ne serait autre que le cardinal secrétaire d'Etat Rampolla, âgé de cinquante-huit ans.

Le cardinal Rampolla songerait à donner sa démission. Il mettrait entre la fin de son ministère et la réunion d'un conclave un intervalle convenable. Nul ne pourrait lui objecter à l'instant psychologique l'incomptabilité des fonctions.

On ajoute que le secrétaire d'Etat serait poussé à la retraite par d'autres motifs encore. Il a été l'instrument—d'aucuns disaient, à tort, l'inspirateur—de la politique de Léon XIII à l'égard de la République française. Depuis 1890, il a tenu la main à l'évolution dont le cardinal Lavigerie fut le conseiller et l'agent.

A cette heure la reprise de la lutte, la loi sur les associations, une série d'événements qui ont tranformé la face des partis et leurs relations entre eux et avec la République, posent devant le Vatican une série de graves questions. Les uns inclinent vers la guerre à outrance. Les autres vers la négociation de ce nouveau Concordat des congrégations dont l'archevêque de Rouen a lancé l'idée.

Le cardinal Rampolla passerait la main. Il déclinerait toute responsabilité nouvelle. Il ne renoncerait pas en réalité au pouvoir si réellement son successeur devait être le cardinal Ferrata, qui passe pour sa créature et son double.

Il prendrait d'ailleurs ses invalides dans un poste dont le titulaire dispose peut-être, après le pape lui-même et le général des jésuites, de la plus grande autorité dans l'Eglise. Le cardinal Ledochowski quitterait la préfecture de la Propagande, c'est-à-dire la direction, non seulement des missions en pays non chrétiens, mais des catholiques en pays schismatiques ou hérétiques, en Russie, dans l'empire britannique, aux Etats-Unis.

On affirme que le cardinal Rampolla serait déjà sûr de 29 suffrages—33, si l'on y ajoute ses compatriotes, dans le Sacré Collège. Une habile politique à la propagande pourrait lui donner les quatre voix des cardinaux américain, anglais, irlandais, australien.

Ces perspectives sont éblouissantes. Le malheur est qu'elles n'ont rien que de fort hypothétique, que le succès éventuel de Son Eminence le cardinal secrétaire d'Etat repose sur une série de conjectures, et qu'il se peut fort bien que le premier anneau de la chaîne — celui d'où pend tout le reste — la nouvelle de la démission—soit une pure invention.

LA MALARIA REND LE SANG IMPUR. Le tonique Grove's Tasteless Chill guérit la malaria. 50c.

Victimes de l'explosion d'hier.

Presse Associée—

Youngstown, Ohio, 20 mai—Trois victimes de plus de l'accident d'hier soir dans l'usine de la National Steel company sont mortes des suites de leurs blessures durant la nuit. Ces malheureux sont Thomas Maxwell, John S. Oultercy et Paul Washaw.

La cause exacte de l'explosion n'a pas encore été déterminée, mais la supposition est que le fond du convertisseur a cédé ou que l'eau s'est introduite dans le tuyau aspirateur.

Meilleur que la Salsepareille pour le sang. Pour ceux vivant dans les districts de la malaria, le Tonique Grove's Tasteless Chill.

LA Réponse du Maire.

Le président de notre Chambre de Commerce, M. Udolpho Wolfe, vient d'adresser à M. Paul Capdevielle une lettre dans laquelle il le prie instamment d'assister à la convention industrielle du Sud, convention qui siégera à Philadelphie dans la première quinzaine du mois de juin.

On sait que le maire de la Nouvelle-Orléans a été un des premiers invités à prendre la parole à cette convention où, son nom l'indique, il sera traité de questions se rattachant au Sud; de celles-là seulement.

Il serait regrettable que notre ville, la métropole du Sud, ne fut pas représentée à la convention par celui qui, ayant ses destinées en mains, est mieux à même que personne de mettre en valeur ses ressources, de faire ressortir tous les avantages que lui donnent sa position géographique, son climat.

M. Wolfe termine sa lettre en disant au maire qu'il doit être à la tête de la délégation de commerçants qui représentera la Nouvelle-Orléans à la convention, parce qu'il occupe la position unique de chef du Département Exécutif de la ville historique, de la ville qui est reconnue comme une des plus anciennes du pays, et le seconde en importance aux Etats-Unis par rapport à son commerce d'exportation. M. Wolfe ajoute: Il est urgent, M. le maire, que vous nous accompagniez à Philadelphie, parce que non seulement saurez-vous mieux que personne, je le répète, parler avantageusement de notre ville, mais encore captiver vos auditeurs par l'imposante dignité de votre personne, et la suavité, le charme de vos manières.

A cette très flatteuse lettre le maire a répondu hier, par son sécrétaire, M. Charles Lavillebeuvre:

Mairie de la Nouvelle Orléans, 20 mai 1901—M. Udolpho Wolfe, président de la Chambre de Commerce. Cher monsieur—Le maire a reçu votre lettre du 17 courant dans laquelle, au nom de la Chambre de Commerce de cette ville, vous lui dites combien il est important qu'il soit à la tête de la délégation qui représentera la Nouvelle-Orléans à la convention industrielle qui se réunira à Philadelphie du 11 au 14 juin 1901.

Son Honneur me prie d'accuser réception de votre lettre et de vous remercier des sentiments bienveillants que vous y exprimez à son endroit. Il reconnaît comme vous l'importance des questions qui s'agiteront à cette convention et se propose de se joindre à votre délégation si ses devoirs publics lui permettent de s'absenter de la ville à cette époque.

Meilleure que la Salsepareille pour le sang. Pour ceux vivant dans les districts de la malaria, le Tonique Grove's Tasteless Chill.

RETOUR DE SARAH BERNHARDT.

Mme Sarah Bernhardt et M. Jean Coquelin, comme nous l'avons annoncé sont arrivés à Paris, gare Saint-Lazare, retour d'Amérique.

Ils avaient quitté New-York, le 30 avril, sur le transatlantique allemand "Kaiser-Wilhem-der-Grosse" et avaient débarqué, à Cherbourg.

Deux cents personnes sur les quais.

Remarqué:

MM. Ullmann, administrateur du théâtre Sarah Bernhhardt; Bouyer, administrateur de la Porte-Saint-Martin; Duberry, secrétaire général de la Comédie-Française; Brémond, Besnard, docteur Madrus, etc.

MM. Hertz et Jean Coquelin s'étaient rendus à Cherbourg, ainsi que M. Maurice Bernhardt.

Mais le train stoppe. On se précipite, on se bouscule devant le wagon-salon. Coquelin descend le premier et embrasse longuement son frère Cadet.

—Comment vas tu, vieux?

Mme Sarah Bernhardt, vêtue d'un long pardessus mastic et coiffée d'une charmante toque bleu ciel, quitte le train, ayant au bras sa belle-fille, Mme Maurice Bernhardt, et sa nièce, Mme Sarita.

—Oh! voyage superbe, traversée admirable dit Coquelin. Et vous voyez, pas fatigué pour un sou.

Les nombreux amis ont fait, à la sortie, une très chaleureuse ovation aux deux "voyageurs". Le vendredi suivant l'Association des artistes dramatiques a offert un banquet à Coquelin son président.

LA MALARIA CAUSE L'ETAT BILIEUX. Le tonique Grove's Tasteless Chill guérit cette maladie.

Le nouveau consul de France.

Nous avons reçu hier l'agréable visite du nouveau consul de France à la Nouvelle Orléans, M. François Ambrogi.

Quand M. Dallemagne fut envoyé à San Francisco, M. Ambrogi se trouvait à Paris. Son ministre lui offrit le poste vacant et il l'accepta parce qu'il avait entendu parler très favorablement de la Nouvelle-Orléans par ses collègues.

M. Ambrogi a dirigé des consulats très importants et a d'excellents états de service. A Bahia il a su par son tact, son savoir faire s'affermir dans la confiance de son gouvernement et mériter le ruban.

M. Ambrogi est d'un abord agréble. Sa conversation est intéressante, instructive même, parce qu'il a beaucoup voyagé. Il se dégage de sa personne ce charme que donnent à tout homme de son rang une très grande simplicité et une non moins grande distinction dans les manières et dans le langage.

M. Ambrogi, croyons-nous, dès qu'il sera connu, sera apprécié et verra se grouper autour de lui les sympathies de cette colonie dont il vient ici défendre les intérêts.

L'ESSAI A PROUVE QUE C'ETAIT LE MEILLEUR. Le tonique Grove's Tasteless Chill.

ECHOS DE PARTOUT

Les prisonniers boers dans l'Inde.

Les polémiques continuent, en Angleterre, au sujet du camp d'Ahmed Nagar, où doivent être internés les prisonniers boers. Tandis que le gouvernement affirme que la région est l'une des plus saines de l'Inde, M. Vaughan Nash écrit:

Un pays où la famine fait des ravages depuis trois ans, et où la population est réduite à une misère extrême est, à coup sûr, un terrain tout préparé pour donner accès à une épidémie. Comment un campement de prisonniers pourrait-il être indemne, lorsqu'on voit des hommes de race blanche ne pas échapper au fléau, bien que ceux-ci habitent des chalets construits dans les meilleurs conditions hygiéniques possibles. Quiconque a vu ces campements de gens mourant de faim et décimés par le choléra, et quiconque a constaté la rapidité avec laquelle la peste se répand de camp à camp, de ville à ville, ne saurait être rassuré sur le sort des Boers internés à Ahmed-Nagar.

Autriche-Hongrie.

Le roman l'*Oltraggiata* (l'*Outragée*), de M. Marcotti, secrétaire de la société italienne de "Dante Alighieri, a été confisqué à Trieste. L'auteur sera poursuivi pour excitation à la haine contre les associations religieuses, contre la majesté du souverain et contre l'unité de l'empire austro-hongrois.

Une plaque commémorative a été fixée à la maison de Bekes Csaba (Hongrie), dans laquelle le célèbre peintre Munkacsy a été pendant quelques années apprenti menuisier.

La cérémonie s'est accomplie en présence des représentants du gouvernement, du comitat et de la municipalité.

Les affaires de Chine.

La *Gazette de l'Allemagne du Nord* dit que l'indemnité demandée à la Chine par l'Allemagne ne dépassera pas l'augmentation réelle des dépenses que les événements de Chine ont causée. Il est vrai qu'on fera contribuer la Chine à la pose d'un câble allemand de Shanghaï à Tsin-Tao et Tché fou.

Le Reichstag a voté 4,770,000 marcs pour Tsin-Tao. La Chine fournira, en outre, 3 millions.

Les dépenses pour le câble étant estimées à 37 millions, on demandera à la Chine un versement d'amortissement de 145,000 marcs.

Les Allemands montrent d'ailleurs, dans tout le Tchi-Li, qu'ils entendent bien être les maîtres. On mande de Tien-Tsin, 4 mai, source anglaise:

Le pont établi par les Allemands sur le Peï-Ho, à l'extrémité sud de la concession britannique, cause depuis longtemps une gêne considérable à la batellerie.

Un remorqueur anglais ayant heurté ce pont ce matin, les Allemands ont aussitôt ouvert le feu sur le remorqueur et ont blessé deux hommes de l'équipage.

La "China Association" a demandé télégraphiquement à Londres que des protestations soient faites contre la décision qu'aurait prise la majorité des ministres de préconiser une élévation immédiate à 10 0[0 du droit sur les marchandises importées en Chine.

VOUS N'AVEZ PAS BESOIN DE L'ESSAYER. Vous savez la satisfaction qu'il donnera. Il a subi l'épreuve pendant 26 ans, le Tonique Grove's Tasteless Chill.

L'ALCOOLISME.

Une dépêche de Londres annonçait dernièrement qu'un certain nombre de citoyens anglais, mariés à des femmes qui s'adonnent à la boisson, se sont réunis dans la salle Saint-Georges et ont voté la fondation d'une Société de protection des maris contre leurs femmes ivrognes. Cette dépêche ajoute que des copies des résolutions prises vont être envoyées au premier ministre, au ministre de l'intérieur et aux membres du Parlement. Elle néglige malheureusement de nous faire connaître la teneur de ces résolutions. S'agit-il simplement de mesures législatives destinées à restreindre pour les femmes mariées la liberté de la boisson? ou les ménades anglaises se porteraient-elles, dans le délire bachique, à de telles violences qu'il soit nécessaire d'assurer à leurs maris l'assistance de la force armée? Le laconisme de la susdite dépêche laisse le champ ouvert à toutes les suppositions. Ce qui, à première vue, peut paraître hors de doute, c'est que les effets de l'alcoolisme ne sont point uniformes dans tous les pays de race anglo-saxonne. Il y a quelque temps, en effet, des femmes américaines de la trempe de Mme Nation reclamaient à grands cris la fermeture des bars et avaient recours à des mesures de violence pour hâter le triomphe de leurs revendications.

LA MALARIA REND LE SANG IMPUR. Le tonique Grove's Tasteless Chill guérit la malaria. 50c.

VIN MARIANI

Tonique Fameux dans le Monde Entier

UN STIMULANT DOUX

qui a produit des effets bienfaisants pendant les trente-huit dernières années.

Tous les Pharmaciens. Refusez les Substitutions.

AMUSEMENTS.

PARC ATHLETIQUE.

La soirée d'hier au Parc Athletique a été fort agréable—température parfaite, et théâtre parfait pourrions-nous ajouter, car si le public a joui de l'excellente représentation de l'opéra de Sullivan, *Mikado*, il a joui également et voluptueusement, de la brise très forte pendant plusieurs heures.

Mikado est un opéra bien connu à la Nouvelle Orléans. La musique en est gaie; les situations en sont comiques. La troupe Métropolitaine qui a ouvert la saison au parc et qui sans doute passera plusieurs semaines parmi nous, sinon toute la saison, possède des artistes qui méritent mieux qu'un compliment banal. Mlle Belle Thorne chante avec goût, avec art; elle a de l'école. Sa voix bien timbrée possède la première de toutes les qualités: la fraicheur. Miss Thorne fait une excellente *Yum Yum*. Mlle Elvia Croix et Mlle Olivia Thorne, *Pitti Sing et Peep Bo*, ont très spirituellement donnée la réplique à *Yum Yum*.

Le ténor, M. Charles Bassett, chante le rôle de Nanki-Poo très agréablement et le joue avec entrain. Sa voix manque peut-être de force, de volume; mais elle a de la souplesse et du charme.

Mikado sera donné tous les soirs de cette semaine.

WEST END.

La foule dimanche dernier et hier soir a été plus considérable que jamais au West End. C'est par milliers que les promeneurs sont allés ces deux derniers soirs humer la brise du lac et entendre les musiciens du professeur Brook.

Dans le programme du concert de dimanche, la variété le disputait à l'abondance, et le public a applaudi tour à tour de la musique classique et de la musique populaire qu'il est convenu d'appeler "Rag-time".

Le savoir-faire du professeur Brooks se révèle dans la composition de ses concerts. Il comprend que dans une foule comme celle qu'attire tous les soirs son orchestre, il convient de plaire à tout le monde. S'il est de ses auditeurs qui affectionnent la musique sérieuse, il en est qui se plaisent de rien.

Mais l'intérêt au West End ne se concentre pas sur la partie musicale seulement de la soirée: il y a le vitagraphe et le vaudeville qui ne manquent pas d'attrait.

On aime bien à varier les plaisirs, et rire un peu des amusantes saynètes qui se jouent sur le petit théâtre qui fait pendant au Pavillon des musiciens, et font une agréable diversion au plaisir que l'on éprouve à l'audition d'une exécution orchestrale.

Hier soir on était collet monté sur les bords du vieux Pontchartrain, Eole cinglait la face et parfois vous causait de très agréables frissons.

L'eau d'Abita est la meilleure!
Pourquoi? Abita veut dire santé

Feuilleton

—:DE:—

L'Abeille de la N. O.

No 1 Commencé le 21 mai 1901

Victimes de Paris

Par Ernest Daudet.

PREMIÈRE PARTIE.

I

Dans la soirée du premier jour de mai 1890, vers huit heures, la vieille cathédrale d'Annecy en Savoie, à l'exemple de ce qui se passait au même moment dans toutes les églises de la catholicité, avait ouvert ses portes aux fidèles accourus des divers points de la ville pour assister à la célébration du mois de Marie.

Les populations savoyardes sont croyantes et pieuses.

A quiconque en aurait douté, il eût suffi, pour que ses doutes fussent dissipés, de voir en quelle attitude de recueillement et de prière la foule, qui se pressait sous les antiques voûtes, assistait à cette imposante cérémonie.

L'ardente foi des âmes animait les visages des jeunes filles et des femmes agenouillées dans la nef principale, tandis que, par la gravité de leur physionomie, les hommes, rangés dans le chœur et dans les bas-côtés de l'église, attestaient le respect avec lequel ils s'associaient à l'accomplissement d'un pieux devoir.

L'autel resplendissait de lumières.

Sur ses degrés s'étageaient des plantes vertes et des fleurs dont les parfums se mêlaient à celui de l'encens qu'on voyait monter en légers nuages autour d'une statue de la Vierge dressée sous un dôme d'or au-dessus du tabernacle.

Au sermon qui venait de finir avaient succédé les litanies.

Les chantres groupés autour du lutrin les récitaient sur un ton de mélopée.

A la fin de chaque invocation, leur voix de basse se perdait dans celles des assistants qui chantaient les réponses à l'unisson.

Quand ce fut fini, il y eut un grand silence, un silence d'attente comme si chacun eût été prévenu de ce qui allait suivre.

Puis, les accords de l'orgue s'élevèrent, préludant à un chant nouveau qu'une autre voix qui tombait de la tribune entonna bientôt, accompagnée et soutenu par eux.

Il y eut dans l'église comme un frémissement.

De tous côtés, on se retournait pour voir qui chantait.

Mais, les grands tuyaux blancs de l'orgue et les boiseries sculptées qui les encadraient cachaient le chanteur ou plutôt la chanteuse, car la voix de cristal qui égrenait distinctement les paroles du cantique sacré ne pouvait être que celle d'une femme et d'une femme dans la fleur de son adolescence.

Alors, les fidèles impuissants à satisfaire leur curiosité cessèrent de regarder et, le front penché, ils écoutèrent.

Elle était ailée cette voix et elle semblait venir du ciel.

Elle avait la fraicheur de la jeunesse en même temps qu'un accent de caresse qui pénétrait jusqu'à l'âme des auditeurs.

D'abord timide et tremblante, elle ne tarda pas à se rassurer et à s'élargir.

Ses vibrations harmonieuses remplissaient les nefs.

Elle était si juste, si pure qu'en dépit de l'inexpérience de l'artiste, qu'on devinait à l'hésitation des reprises, nulle autre voix plus savante ou mieux accomplie aux règles du chant n'aurait pu produire pareil effet ni exercer sur l'auditoire l'influence toute de séduction et de charme qu'il subissait.

La première strophe terminée, une rumeur sourde exprima la surprise et le ravissement dont la sainteté du lieu contenait seule la manifestation.

De nouveau, les yeux se dirigèrent vers la tribune, avides de découvrir la mystérieuse cantatrice.

Mais elle demeurait toujours cachée.

Le mystère qui l'enveloppait n'était pas encore dissipé qu'en entonnant la seconde strophe, elle arrêta les recherches auxquelles elle sembla't d'ailleurs bien résolue à se dérober.

L'effet fut cette fois plus grand que la première.

La voix s'était échauffée et témoignait de plus d'assurance.

Elle gravissait, comme en se jouant, jusqu'aux notes les plus hautes du registre vocal et de ces sommets, elle descendait avec aisance, son rien perdre de son accent velouté, dans les profondeurs du contralto d'où elle s'élançait encore, en un vol audacieux, vers les cimes aiguës du soprano.

Lorque l'hymne saint fut terminé, l'admiration gonflait tous les cœurs, toutes les mains brûlaient d'applaudir. Mais on n'applaudit pas dans les églises. L'enthousiasme se fit violence pour ne pas éclater.

Les chantres maintenant psalmodiaient les prières qui précèdent la bénédiction. Plus humblement, les fronts se courbaient devant l'ostensoir d'or troué par l'hostie, que les encensoirs embrasés voilaient des vapeurs de l'encens, en attendant que l'officiant le présentât aux adorations de la foule prosternée.

Ce recuillement se prolongea jusqu'à la fin de la cérémonie.

Puis il cessa tout à coup, dans les accords de l'orgue qui jouait une marche triomphale. Les assistants, quittant leur chaise et gagnant la sortie, ne se gênèrent plus pour se communiquer à voix basse les innombrables réflexions que leur suggérait le mystère dont la cantatrice qu'ils avaient entendue restait environnée.

—Qui est-elle?

—La connaissez-vous?

—On dit que c'est la petite Villeroy.

—Qui ça, Villeroy?

—La fille d'un batelier du lac. Le père, à ses moments perdus, est chantre à la cathédrale. C'est lui, paraît-il, qui a appris à sa fille les premières notions du chant.

—Mais, non. On dit que c'est Bonafous l'organiste.

—Quelle voix! Quelle adorable voix!

Ces propos s'échangeaient entre gens accoutumés à se rencontrer à l'église. Tout en échangeant, ils se hâtaient de sortir. La nuit était tiède et claire. Jaloux pour la plupart d'en goûter la douceur avant de se mettre au lit, ils se dirigeaient vers les rives du lac.

Pendant ce temps, les choristes quittaient la tribune.

Au nombre d'une douzaine, ils descendaient à la file par l'étroit et obscur escalier en colimaçon, qui vient aboutir au porche de l'église. Au pied de cet escalier, il se dispersaient et se perdaient dans la foule.

Une jeune fille, qui venait la dernière à la suite de l'organiste, allait faire comme eux, lorsque celui-ci un petit vieux à cheveux gris, à figure osseuse et maladive, se tournant vers elle, alors qu'elle était encore sur la dernière marche, lui dit:

— Tu viens à la sacristie, Ninette.

— A la sacristie! fit-elle d'un ton de surprise et de crainte. Est-ce bien nécessaire, monsieur Bonafous?

— C'est d'autant plus nécessaire que M. le curé voudra, j'en suis sûr, te féliciter, car tu as divinement chanté, ma petite. D'ailleurs, c'est à la sacristie que ton père nous attend.

Aline Villeroy ne répondit pas. Résignée à obéir, elle continua à suivre Bonafous.

Il n'était pas facile de remonter le courant de la foule qui s'écoulait vers la porte et d'arriver jusqu'au chœur. Mais, en se glissant le long des murailles, l'organiste et Ninette parvinrent à se frayer un passage. Ils eurent bientôt atteint la sacriste.

Au moment de franchir le seuil, Bonafous s'effaça pour laisser sa compagne entrer la première.

D'un geste d'affectueuse impatience, il lui montra le chemin et pénétra derrière elle dans la vaste salle dont les lampes espacées sur de hautes crédences éclairaient les vieilles boiseries sculptées, toutes couvertes de la poussière des siècles.

Il s'écria joyeusement:

—Voilà notre triomphatrice.

La sacristie était pleine de monde.

Les officiants se dépouillaient des ornements sacerdotaux que les sacristains rangeaient dans d'immenses tiroirs.

Devant les armoires ouvertes les chanoines quittaient leur camail et leur surplis qu'ils y accrochaient, prenaient leur chapeau s'apprêtant à partir, tout en causant entre eux, dans le va-et-vient de quelques laïques, fabriciens et marguilliers, venus là pour les saluer.

Au cri poussé par Bonafous tous se regards son convergèrent vers lui. On put alors voir, la figure rayonnante d'un sourire de victoire, tenant par la main Aline Villeroy, Ninette comme on l'appelait familièrement